

La parcours de Salvador Alonso

Salvador Alonso est né le 6 juin 1912 dans un- petit village espagnol en plein cœur de la Castille, Torremocha del Pinar.

Il perd sa mère peu après et est allaité par d'autres femmes du village auxquelles il est resté toujours très attaché. Puis, son père se remarie et lui donne quatre frères. Le plus jeune a vingt ans de moins que lui.

De famille modeste, dès l'âge de 8, 9 ans il garde les moutons avec sa petite cousine Isabel, de 5 ans son aînée. Il aime rappeler ce qui était leur repas quotidien (à l'écouter un vrai festin !) le « torrendo » (petit morceau de lard) qu'ils partageaient ensemble. Il a à peine 10 ans lorsqu'il commence à travailler la terre. Ses nombreuses activités ne lui laissent pas le temps d'aller à

l'école mais, avec l'aide du grand père Mateo et, déjà animé d'une grande soif d'apprendre, il s'intéresse très vite à la lecture et à l'écriture. Toutes ces activités ne l'empêchent pas, à ses rares moments de libre le plus souvent en nocturne, d'aller avec les copains jouer à la « pelota » au fronton du village puis plus tard chanter sous les fenêtres des jeunes filles.

À l'âge de 24 ans, nouvelle malheur dans sa vie, sa jeunesse est brisée par la Guerre Civile espagnole. Grand défenseur des valeurs de justice et de liberté, il pense qu'il ne peut pas rester chez lui et qu'il doit partir au combat. C'est pourquoi, le cœur très gros, il abandonne sa famille, ses frères encore très jeunes (le plus jeune n'a que quatre ans) et Victorine, la jeune fille qu'il aime, pour partir au front.

Il lutte du côté des républicains, des « rojos » c'est ainsi qu'on les appelait. Il vit les affres de cette guerre qui le pousse de plus en plus loin des siens jusqu'à cette frontière qui, pour beaucoup de gens et pour lui-même, représentait le grand déchirement de sa vie. Pendant de longs mois, Il évacue sans relâche, les blessés. Puis acculé au pied des Pyrénées, il traverse tous les jours la montagne à pied avec très souvent les blessés dans les bras, faute de brancard. Souvent confronté à la mort, il est attentif aux blessures physiques mais surtout à la détresse morale de ces exilés tout en essayant de cacher son immense chagrin.

Le 9 février 1939, le choix n'est plus possible, tous les efforts pour résister et rester au Pays ont été vains. Il faut traverser la frontière ou tomber entre les mains des ennemis. Ce sont alors de longues files d'attente aux postes frontières et l'humiliation d'être fouillé, de voir sa montre et son argent confisqués avant de rejoindre un camp de réfugiés entouré de barbelés sur le sable de la plage d'Argelès sur Mer puis St Cyprien. Le jour de la délivrance arrive : une famille

française se porte garante et vient au camp lui offrir du travail. Une nouvelle vie commence. Certes, il faut travailler dur, dans les champs, à la ferme, dans les bois comme bûcheron, mais l'espoir renait. Loin de sa famille, il noue des amitiés si profondes avec ceux qui l'accueillent qu'aujourd'hui ces liens demeurent encore. Il partage depuis toujours les bons et mauvais moments de ces familles. Les patrons l'ont considéré toujours comme un enfant et les enfants des patrons l'ont adopté comme leur grand frère

En 1950, la jeune fille, Victorine, qu'il avait laissée dans son village natal peut enfin passer la frontière et le rejoint à Lourdes où ils se marient. Très vite, deux filles, Marie et Monique, viennent les

combler. Il est mineur à l'Ophite puis à la fermeture de la carrière, en 1958, il doit partir travailler grâce à l'aide d'un de ses anciens employeurs, dans une scierie à Aureilhan. Il revient à Lourdes où il travaille à l'usine Laurent qui devient Elaul, puis à l'hôtel Gallia Londres.

comme plongeur car il faut gagner un peu plus pour payer l'aménagement du nouvel appartement. Il revient ensuite à l'usine qui devient Scovill puis Seb. Dans ses moments laissés libres, le soir après le travail, il s'occupe de ses jardins. A l'Ophite, il en cultive 2 et c'est grâce à eux et aux poules, lapins et cochons qu'il élève dans la baraque que sa famille n'a jamais manqué de rien. Il aime aussi bricoler et est toujours prêt à rendre service aux autres. Lui, le « rojo » espagnol, il aide, gracieusement, la congrégation des sœurs de Marie Immaculée à s'installer dans l'immense propriété qui leur est donnée rue Francis Lagardère et ensuite à l'entretenir.

Il prend sa retraite en 1977. Cette même année, il a le malheur de perdre sa femme au moment où ses filles s'installent dans la vie et partent vivre loin (heureusement le téléphone fonctionne souvent !). Lui reste à Lourdes (car il veut y finir ses jours ainsi qu'il nous le répète). Le mariage de ses deux filles avec l'arrivée des deux gendres qu'il adopte comme ses fils et surtout ses 4 petites filles (une raison supplémentaire de vouloir continuer à vivre) et peut-être l'espoir de devenir un jour arrière grand-père viennent booster sa vie. Depuis 2004, il la partage avec les résidents du Foyer du Petit Jer. Très entouré par un personnel toujours attentif, qu'il affectionne tout particulièrement et avec lequel il aime plaisanter, il a dépassé, grâce à eux, les moments difficiles.

Et aujourd'hui, le voilà arrivé à 100 ans ! Son secret : se contenter de ce qu'il a et faire contre mauvaise fortune, bon cœur en s'appuyant, comme il dit, sur les valeurs sûres que sont sa famille, ses amis et ceux qui l'entourent au quotidien.